Pour préparer cette publication, un gigantesque fichier de leçons de manuscrits bibliques et de citations patristiques a été constitué et est constamment enrichi à l'abbaye bénédictine allemande de Beuron. Les chercheurs se sont habitués, pour les livres non encore publiés, à poser des questions ponctuelles aux gestionnaires du fichier ou à aller le consulter sur place. Un nouvel instrument de travail est désormais à leur disposition : les éditions Brepols viennent de scanner le contenu du fichier et d'en permettre la consultation sur le réseau internet, moyennant un abonnement, sous le titre *Vetus Latina Database*. Insistons sur un point : comme les fiches qui ont servi à une publication sont retirées du fichier lorsque le fascicule paraît, *VLD*, simple reflet du fichier, ne dispense pas de la consultation des volumes publiés. Le spécialiste d'un écrivain latin chrétien, qui n'a pas chez lui les fascicules et doit se déplacer en bibliothèque pour les consulter, ne tirera qu'un profit limité d'un abonnement personnel à *VLD*, il encouragera plutôt la bibliothèque ou l'institut spécialisé qu'il fréquente à souscrire un abonnement de groupe. Malgré cette limitation, *VLD* sera d'autant plus utile que, même après qu'un livre est paru, de nouvelles fiches peuvent apparaître à la suite de découvertes, ou d'éditions plus approfondies des témoins.

Michel Poirier.

Éditions diverses.

Dieter Flach, *Marcus Porcius Cato. Über den Ackerbau*. Herausgegeben, übersetzt und erläutert von D. Flach : Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2005, 211 pages, 5 fig.

D. Flach a fourni avec bonheur l'édition, avec traduction en allemand et commentaire juxtalinénaire, des trois tomes des *Res Rusticae* de Varron (Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1996, 1997 et 2002). Des *RR* de Varron, il est passé tout naturellement au *De Agricultura* de Caton. Tout comme pour les *RR*, D. Flach s'est livré à une étude très attentive de la tradition manuscrite du *De Agricultura*, plus particulièrement des manuscrits *recentiores*, trop souvent négligés par les autres éditeurs ; il n'a pas hésité à défendre certaines leçons considérées comme fausses par ses prédécesseurs et s'est efforcé de fournir un texte sans lacunes. Ce travail a amené l'auteur à s'éloigner à plus de cent quatre-vingt reprises du texte publié par R. Goujard dans la C.U.F. en 1975. Une vingtaine d'*emendationes* sont dues à D. Flach lui-même. L'introduction, fort claire, comprend une vingtaine de pages. Elle fournit des notions sur l'auteur, le contenu et la forme de l'ouvrage ; elle comporte également un développement complet sur les manuscrits et les éditions, de celle de G. Merula à Venise en 1472 jusqu'à celles de A. Mazzarino et de R. Goujard. Il reproche à ces deux derniers savants d'avoir manqué aux règles d'édition établies par l'école de Bonn au XIX^e^ siècle. L'introduction, tout comme la Préface p. 9, ne sont donc pas exemptes de polémique. Le texte, qui est précédé d'un stemma, absent de l'édition de la C.U.F., compte soixante-trois pages. Il est accompagné d'un apparat critique tantôt positif, tantôt négatif. Puis vient la traduction accompagnée de notes en bas de page. Nettement moins abondantes que celles de l'édition de la C.U.F., ces notes sont destinées à éclairer les expressions que D. Flach juge dignes d'explications et ressortissent parfois à la critique de textes ; elles portent plus généralement sur les questions techniques

abordées par Caton dans son traité. Suivent huit pages de bibliographie. Le volume s'achève par un appendice en deux volets : il s'agit de deux synthèses sur les instructions données par Caton pour la construction d'un broyeur à olives et pour celle d'un pressoir à quatre appareils. S'y ajoutent cinq plans et images de synthèse (broyeur à olives, pressoir, pressoir à quatre appareils). L'ouvrage ne compte pas d'index. L'aspect novateur de cette édition réside sans conteste dans l'établissement du texte, bien que certaines *emendationes* de D. Flach soient moins convaincantes que d'autres. L'ouvrage est en revanche assez décevant de par ses notes, destinées davantage au grand public qu'à des spécialistes. Il n'en reste pas moins que ce livre apporte un nouveau souffle aux études catoniennes.

Martine Chassignet.

Properzio, *Elegie libro II*, Introduzione, testo e commento di Paolo Fedeli, A.R.C.A., published by Francis Cairns : Cambridge, 2005, 1070 pages.

Le commentaire du livre II de Properce vient compléter la remarquable entreprise que mène avec un succès mérité le Professeur Paolo Fedeli et s'ajoute aux commentaires des livres IV (1965), I (1980) et III (1985) ainsi qu'à tous ses articles et à sa magistrale édition Teubner (1984, 1994[2]). On attendait ce commentaire depuis longtemps ; il parachève l'œuvre, mais on peut espérer qu'il ne la conclut pas.

C'est un livre imposant de plus de mille pages sur les 34 élégies d'un livre II dont l'unité a souvent été mise en cause depuis Lachmann (1816), pour qui P.F. dit avoir une estime que je partage largement. Vingt pages serrées d'une bibliographie qui commence avec le magnifique commentaire de Filippo Beroaldo souligneraient dès le début, si c'était nécessaire, le sérieux de cet ouvrage. L'introduction (p. 21-45) est très précise et se fonde sur une excellente documentation ; elle traite notamment du caractère singulier de ce livre II et de l'évolution de la critique à son sujet jusqu'à nos jours. P.F. s'y montre raisonnable et ouvert, même s'il bouscule un peu les propositions de S. Heyworth (*The Elegies of Sextus Propertius. Toward a Critical Edition*, diss., Cambridge, 1986, unpublished) dont on attend toujours l'édition annoncée du poète ; il s'inscrit alors dans la ligne de pensée d'Antonio La Penna ; et nul n'ignore de toute façon l'antinomie qui existe à propos du texte de Properce entre la critique italienne et l'attitude anglo-saxonne, qui bouleverse volontiers ce que nous ont transmis les manuscrits ; j'ajouterai que, ici ou là, P.F. n'hésite pas à suivre certains choix de S. Heyworth, ce qui est tout à son honneur.

Chaque commentaire est précédé du texte de l'élégie ; il est souvent conforme à celui de la deuxième édition Teubner, quoique P.F. ait le courage de l'autocritique et souligne certains doutes qui lui sont venus entretemps. Des indications très méticuleuses renvoient aux remarques des auteurs qui ont écrit un article ou même quelques pages sur la pièce étudiée. L'exposé comporte une sorte de préface en deux temps, notamment sur la structure de l'élégie concernée. L'étude de détail, par groupes de vers, ou vers à vers, tient compte des opinions des autres érudits, avec un très grand respect (mérité) pour Rothstein, et des renvois précis à Richardson ou Camps, insiste sur les rapports avec les auteurs grecs, non seulement Homère, Callimaque ou Philétas, mais avec l'*Anthologie Palatine* ou avec les tragédies d'Euripide, sur les influences latines, avec de bonnes pages sur Catulle, Horace ou Virgile et un soin particulier concernant les relations entre Properce et Ovide. P.F. pèse les mots avec « Ernout-Meillet », se soucie de la métrique et des figures de style, accorde une place essentielle à la mythologie.

Dans l'espace dont je dispose, je ne puis que faire état des résultats de quelques sondages. J'ai remarqué des *retractationes* : *morbi* en II, 1, 5 8 fait l'objet d'un doute ; comme *defluit a Sipylo* en 20, 8 avec d'intéressantes précisions ; ou *nomine* en 24, 8 ; *hic equidem Phoebo* en 31, 5 devient un *locus desperatus*. Je me réjouis de l'exclusion de 30, 19-22, à propos de laquelle j'avais beaucoup hésité ; et je crois que la création d'une pièce 33 c peut se justifier.

La plupart du temps, P.F. soupèse, explique et discute. C'est ainsi qu'il réunit tous les éléments à propos de la ressurrection d'Androgée (1, 62), du mariage de Melampous (3b), de la rare Périmédé en 4, 8... Il analyse remarquablement le fonctionnement de la reprise ovidienne pour l'élégie 12, ou la dette de Properce envers les *Bucoliques* VI et X de Virgile pour l'élégie 13. L'identification de Lynceus(34) fait aussi l'objet d'un commentaire très judicieux, de même que le« terribile distico »(34, 83-84).

Oserai-je avouer quelques regrets cependant ? Pourquoi ne pas admettre « *Erinna* » en 3, 22 au lieu de conserver un *locus desperatus* ? Pourquoi ne pas citer l'article de P. Pinotti à propos d'Aurore et Tithon en 18 b paru dans *Forme della parodia*...en 1998 ? Pourquoi ne pas conserver *mutem* si bien justifié par Passerat en 19, 31, alors qu'il figurait dans l'édition de 1994 ? Pour ma part, je voudrais surtout défendre le *Parim* de 32, 35 en invoquant le commentaire de Béroalde approuvé, ce qui est rare, par Scaliger et par l'article de J.C. Jolivet, « Properce II, 35-40 : Pâris et Œnone », dans *Poésie et lyrique antiques*, Lille, 1995, p. 247-260 ; et le *nimium placata dolore* de 33, 21, parce qu'il me semble que c'est aux yeux de Properce que Cynthie, après l'avoir fait souffrir, voit sa dévotion à Isis tout à fait apaisée. Il reste encore que je ne peux pas me résigner à admettre qu'un autre que Properce soit pris dans les chaînes de Danaé, les rompe d'abord, puis ébranle les murs ensuite ; et je me réjouis que G. Giardina, dans son édition de 2005, comprenne enfin ce passage de la même façon que moi (20, 7-8).

Mais je suis consciente d'une dérive : je crois que je suis encore trop impliquée dans le livre que je viens de publier pour être tout à fait libre. Et je souhaite que le Professeur P. Fedeli, pour qui j'ai depuis longtemps autant de sympathie que de respect, ne s'offusque pas de ces quelques désaccords.

Ce monumental commentaire servira dorénavant la cause de Properce parce qu'il est aussi honnête que savant et surtout judicieux. Il sera d'une immense utilité à tous les « amoureux » éclairés de Properce.

Simone Viarre.

Persio, *Satire*, a cura di Luca Canali, note di Maria Pellegrini (Classici Greci e Latini) : Milan, Oscar Mondadori, 2003, XVIII et 93 pages.

À l'image des collections éditées par la « Cambridge University Press » ou des « Classiques en poche » publiés par les Belles Lettres, ce livre se compose du texte latin des *Satires* de Perse accompagné d'une traduction italienne en regard, d'une brève introduction, d'une bibliographie et de notes exégétiques rassemblées en fin de volume.

Dans son introduction, L. Canali retrace la vie de l'auteur et les caractéristiques majeures de son œuvre, dégage les thèmes principaux de chaque satire et réserve, comme il se doit, un paragraphe particulier à la question du « style » de Perse (p. xii-xiv), pour lequel il s'adjoint le renfort des pages écrites à ce sujet par R. Scarcia (*Persio, Le Satire*, Milan, 1986). Bien qu'elle ait essentiellement pour but de donner au lecteur les principaux renseignements qui lui permettront d'abor-

der ensuite rapidement le texte des *Satires*, on regrettera tout de même que cette introduction ne fournisse pas au préalable un panorama des principales illustrations du genre satirique et de la manière dont l'œuvre de Perse s'insère dans cette tradition générique aux contours sans cesse en mouvement. Les quelques lignes consacrées à l'illustre successeur de Perse, Juvénal, sont, hélas, bien trop rapides et, surtout, beaucoup trop stéréotypées (p. VI). On complètera donc avec profit cette introduction par celle qu'a rédigée S. MORTON BRAUND dans sa récente édition des œuvres de Perse et Juvénal parue dans la collection « Loeb » (*Juvenal and Persius*, Harvard, 2004). Cette lacune est néanmoins partiellement comblée par les notes exégétiques qui indiquent, lorsqu'il y a lieu, les *loci similes* qui permettent de mettre en perspective le texte de Perse avec les œuvres des autres poètes satiriques.

Le texte latin, présenté sans apparat critique, reproduit celui de l'édition d'A. MANCINI (Florence, 1950), dont l'ensemble est satisfaisant, mais qui mériterait de bénéficier ponctuellement de l'apport d'éditions plus récentes, telles celles de W. KISSEL, de S. MORTON BRAUND ou même d'O. NIKITINSKI (notamment en ce qui concerne le vers 8 de la Satire I). La traduction italienne est, quant à elle, à la fois exacte et vivante (quoiqu'elle renonce à restituer toute l'étrange crudité du vers 18 de cette même *Satire* I).

Les notes de fin de volume résument l'*argumentum* de chaque satire, puis apportent aux étudiants des premier et deuxième cycles universitaires toutes les indications nécessaires à l'étude et à la bonne compréhension du texte (allusions littéraires, *realia*, éléments de doctrine philosophique...). Par souci d'efficacité, les notes s'abstiennent le plus souvent de prendre explicitement parti dans les controverses qui agitent actuellement les spécialistes de Perse, et préfèrent simplement exposer les termes de ces *quaestiones disputatae* (comme, par exemple, le problème du statut à accorder aux choliambes qui ouvrent le recueil [p. 55-56]).

En définitive, les étudiants latinistes transalpins pourront bénéficier, grâce à ce livre et pour la somme modique de 7,80 €, d'une œuvre en texte intégral, traduite, commentée, annotée et bénéficiant des plus récents acquis de la recherche. Quant à leurs professeurs, il trouveront dans ce *libellum* un utile support sur lequel appuyer leurs cours de littérature.

On aimerait que les étudiants français puissent profiter de l'équivalent d'un tel livre, dans la mesure où les travaux de F. VILLENEUVE ou A. CARTAULT, malgré leurs mérites, ne sont définitivement plus à jour. Ce volume de Perse constitue donc une excellente initiative éditoriale dont il faut souhaiter qu'elle fasse beaucoup d'émules de ce côté-ci des Alpes.

Stéphane ITIC.

Octauia. A Play attributed to Seneca, Rolando FERRI. Cambridge Classical Texts and Commentaries, 41 : Cambridge, 2003, x-471 pages.

Notre collègue de Pise Rolando FERRI procure une nouvelle édition de l'*Octavie*, la cinquième en dix ans, ce qui montre quel regain de curiosité suscite la seule tragédie prétexte dont nous disposions. Le volumineux commentaire (p. 117-405) qui suit le texte non traduit est à l'image de l'introduction nourrie (83 pages).

L'introduction de l'édition était attendue, puisqu'on sait que les questions de la date et de l'attribution de l'*Octavie* sont encore ouvertes. Rolando FERRI, sur la base de ressemblances de lexique et de phraséologie avec Stace *Silu.* I, 2 essentiellement, propose d'attribuer la pièce au cercle de Polla Argentaria, veuve de Lucain, et la date de la première partie du règne de Domitien — ce qui suppose que l'auteur ait

connu *Silu.* I, 2 avant son édition, comme le remarque lui-même Ferri ! — ; quant au mode de production, il ne serait pas différent en substance de celui du *Rezitationsdrama* de Sénèque. Le vrai sujet de la pièce serait une remémoration des heures sombres de l'époque néronienne, destinée en particulier à présenter une apologie de Sénèque. Il ne saurait être ici question de revenir en détail sur cette opinion, que nous ne partageons pas. Remarquons qu'elle reste sans conséquence sur le traitement par l'auteur des particularités formelles, significativement séparées par lui de la question de l'attribution et du propos de la pièce. Ces particularités formelles justement, l'introduction les détaille très complètement, insistant sur l'influence sénéquienne, tant dans le style que dans le contenu moral. Nous formulerons deux critiques : l'étude colométrique de Fitch (*Seneca's Anapaests*, Atlanta, 1987) nous semble sous-exploitée dans la section où l'on pouvait en attendre les conclusions, p. 43-46. Quant au découpage de la pièce en sept actes, p. 68, il est aussi peu satisfaisant que les précédentes propositions, et ne se vérifie d'ailleurs pas dans le texte procuré ensuite : à quoi cela sert-il donc de proposer un pareil découpage ? L'édition Liberman est plus conséquente, qui intègre le sien dans la traduction française !

Le texte suit généralement celui qu'a établi Zwierlein, retouché au fil des rééditions. Seuls trente-six passages, dont on a la liste aux p. 81-82, s'en écartent, ce qui souligne l'excellence du travail philologique de notre collègue allemand. Nous croyons utile de mettre en regard ci-après les leçons des deux éditions françaises récentes, celles de François-Régis Chaumartin (CUF, 1998) et celle de Gauthier Liberman (Classiques en poche, Belles Lettres, 1998), quand l'une ou l'autre s'écarte comme Ferri des choix de Zwierlein : 50 *ardet maritus, mutua flagrant face* avec Gronovius : Ch. suit Zw. et L. (cf. p. 90) suit Richter ; 153 *scelerum capaxque* de Mueller avec L. : Ch. suit Zw. ; 173 *saeuiens flamma abstulit* avec Ch. : L. suit Zw. ; 197 *fassa* avec Ch. et L. ; 232 *infestam* des mss. avec Ch. : L. suit Zw. ; 262 *illi* avec Heinsius : Ch. suit la tradition de *A*, L. suit Zw. — la longue discussion du commentaire, p. 198-201, est complétée par l'appendice C évaluant la correction *illos* de Zwierlein, qui rattache l'adjectif démonstratif avec un syntagme prépositionnel dont il est détaché ; 290 *aeuo* selon *A* avec L. : Ch. suit la correction de Richter et de Zw. 1986 ; ibid. *metum* d'après Vürtheim contre Zw., Ch. et L. ; 295-304 selon l'ordre des ms : L. et Zw. adoptent l'ordre de Baehrens, Ch. un autre encore ; 354 *quam uix* de Heinsius avec L. contre Zw. et Ch. ; 407 : pas de lacune après *mitis*, contre Zw. et L. ; pas de lacune après le vers 414-5 *suas*, d'accord avec Ch. et L. ; 415 *interius* avec Ch. : L. suit Zw. ; 516 *crux* avant *hausit*, quand L. corrige (p. 107) le texte transmis, accepté par Ch. ; 522 *nunc* de *A* avec Ch. : le commentaire passe sous silence l'intéressante correction *nec* de L. ; 577 *fauor* de *A* avec Ch. : L. suit Zw. ; 677 *claros* de *A*. avec Ch. : L. suit Zw. ; 735 : *ora* avec Ch. : L. suit Zw. ; 789 *diui* de *A* avec Ch. : L. propose (p. 117) une autre leçon ; 811 *laeso* de Bothe avec L. : Ch. suit *A* ; 827 *at* de Bothe avec L. : Ch. suit *A* ; pas de lacune après 848, d'accord avec Ch. et L. ; 908 *haec* des *recc.* avec L. : Zw. et Ch. suivent *A* ; 952 *in caelum* de *A* avec Ch. : L. supprime *in*. Pour d'autres divergences textuelles de Ferri, suivant cette fois Zwierlein, avec nos deux éditions françaises récentes, on trouvera dans l'index des auteurs modernes des renvois au commentaire. Signalons cependant, ainsi que pour des problèmes de ponctuation et de compréhension, les discussions des p. 229, 245, 368 et 373, où l'on peut préférer l'option défendue par Ferri.

Le commentaire, très fouillé, apportera beaucoup. En particulier, il permet de mesurer plus précisément l'importance des échos poétiques classiques — Virgile bien sûr, mais aussi Ovide — dans cette œuvre déjà un peu tardive, tout comme la pièce nous donne l'occasion de constater combien durable fut l'influence esthétique

de Sénèque : un classique théâtral très vite consacré, ce que l'évolution lente des programmes scolaires antiques masque sans doute. Dans sa richesse, il est même peut-être un peu touffu, si bien que l'on a parfois l'impression que, dans la fiche proposée sur tel ou tel point, c'est nous qui devons nous forger une opinion, l'éditeur gardant la sienne pour lui-même. Ainsi pour les vers 554-556, par exemple, développant le *topos* de l'Amour omnipotent et maître des dieux eux-mêmes dans les trois dimensions du monde : l'expression *penetrat freta*, plus loin des parallèles latins, nous paraît rappeler trop nettement pour y voir un hasard un fragment tragique revendiqué pour Euripide (*Hippolyte se voilant*) et pour Sophocle (*Phèdre*) — le troisième vers du fragment en question, décisif, n'est malheureusement pas cité — : c'était là une occasion de souligner la profondeur de l'influence grecque, qui ne se réduit pas aux modèles d'Antigone ou d'Electre ! Il y a parfois aussi des silences inattendus : on s'étonnera que le jugement somme toute flatteur porté sur les Gracques et Livius Drusus (v. 882 sqq., p. 384-385) ne soit pas davantage commenté, puisqu'il rejoint celui de Plutarque, et s'oppose à celui de l'historiographie romaine.

La bibliographie est peut-être un peu fâcheusement tronçonnée en rubriques qui nuisent à une consultation rapide. À la date où nous écrivons, on pourrait ajouter quelques titres, que l'on trouvera dans la bibliographie encore plus à jour — tant l'actualité récente de l'*Octavie* a été fournie — d'un opuscule fort documenté que l'on doit à Jan-Wilhelm Beck : *'Octauia' Anonymi : Zeitnahe* praetexta *oder zeitlose* tragoedia *?*, Duehrkohp & Radicke, Göttingen, 2004, 67 p.

Trois index pour finir : des passages discutés, des auteurs modernes cités dans le commentaire, et des notions. On pourrait faire à cet abondant appareil de consultation un reproche qui trahit plus notre insatatiabilité que l'imperfection de l'édition : l'index des passages discutés aurait pu accueillir les passages simplement évoqués dans le commentaire. L'ample moisson de parallèles réalisée par Ferri, moisson dont la profusion, on l'a dit, en viendrait même à gêner le commentaire, n'est donc pas balisée, quand des solutions typographiques simples eussent permis de distinguer les passages effectivement discutés, ce qui préservait la lisibilité immédiate de l'index. Toutefois, ces réserves sont peu de chose, soulignons-le pour finir, à côté de la somme de services que cette édition rendra à qui la consultera. Le genre de la recension veut que les aspects perfectibles soient soulignés, mais on se plaît à redire quel ouvrage utile Rolando Ferri a composé pour la communauté scientifique.

G. Bonnet.

Petronius, *Satyricon Reliquiae*, edidit Konrad Mueller (Bibliotheca Teubneuriana) : Munich et Leipzig, K.G. Saur, 2003, LI + 196 pages.

Cette édition de Pétrone de Konrad Mueller se contente de corriger sa quatrième édition parue chez Teubner en 1995, comme il apparaît par la page de garde (*Editio iterata correctior editionis quartae*). La mise en page n'a pas été modifiée (cf. l'*Addendum* de la page XXIX de l'édition de 1995, qui n'a pas été intégré dans le texte), et les différences avec l'édition précédente sont minimes. On ne peut donc mieux faire que de renvoyer aux comptes rendus qui en ont été faits alors, dont le plus précis paraît être celui de Gareth Schmeling, dans *Gnomon* 71, 1999, p. 473-475.

Étienne Wolff.

M. Beagon, *The Elder Pliny on the Human Animal, Natural History Book 7*, Introd., trad., comment. et index (Clarendon Ancient History Series) : Oxford, Clarendon Press, 2005, 515 pages.

Cet ouvrage appartient à la collection des Clarendon Ancient History Series, qui se propose de fournir une traduction, une introduction et un commentaire de textes latins et grecs intéressant les historiens de l'Antiquité.

En 515 pages, Mary Beagon offre une traduction en anglais (fondée sur le texte de l'édition de la CUF, comme indiqué au bas de la page 38), accompagnée d'un commentaire historique très détaillé (près de 370 pages) du livre VII de l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien. Une bibliographie de 25 pages et un index général viennent utilement compléter le volume.

Le texte latin ne figure pas dans le livre, comme c'est la règle dans cette collection. Le commentaire établit le plan du texte et suit la traduction ; les passages commentés sont cités en anglais, et l'on regrette tout de même l'absence du latin, qui oblige en toute rigueur à avoir à portée de main une autre édition avec le texte original.

Mary Beagon s'attache ici à un livre central de l'*Histoire naturelle*, après avoir consacré un précédent ouvrage à un thème central pour l'ensemble de l'œuvre, celui de la nature (*Roman Nature, the Thought of Pliny the Elder*, Oxford, 1992). De fait, l'auteur établit de nombreux liens entre le livre VII et la totalité de l'œuvre, montrant combien ce livre est emblématique de l'ensemble.

Une introduction de 60 pages éclaire le livre VII par des mises au point sur cinq sujets : la carrière de Pline, son attachement aux Flaviens, son « bagage » intellectuel, la nature de son encyclopédie, et les thèmes et approches développés dans le livre VII. Les deux derniers de ces cinq sujets sont les plus approfondis : à propos de l'encyclopédie, M. Beagon examine la structure de l'œuvre, son sujet, son unité et sa variété, son romano-centrisme, sa composition — sources, méthode, chronologie — et l'histoire du texte. Quant aux thèmes et approches, elle précise la signification du livre VII, la relation entre le livre VII et l'ensemble de l'œuvre, la question des monstres, de la race humaine, des Romains remarquables, le paradoxe de l'homme — créature à la fois fragile et potentiellement toute-puissante —, et la signification du curieux catalogue des inventeurs qui clôt le livre.

Cette introduction vise plus largement à expliquer par l'arrière-plan philosophique la conception anthropocentrique que Pline a de l'univers et qui influence l'ensemble de l'*Histoire naturelle*. En effet, le livre VII de l'*Histoire naturelle* étant consacré à l'homme, il revêt une importance particulière au regard des autres livres de l'encyclopédie. Car si l'œuvre se définit par son titre comme une enquête sur la nature, au centre de cette nature, selon les conceptions de Pline, se trouve l'homme, pour qui la nature a tout créé. Cette vision anthropocentrique de la nature détermine la façon dont Pline traite l'ensemble des domaines qu'il aborde dans son encyclopédie : la nature est passée en revue en ce qu'elle peut apporter à l'homme. L'œuvre se caractérise donc, selon M. Beagon, par une assimilation entre nature et culture, qui tire son origine de l'influence des idées stoïciennes sur Pline : la nature est étudiée dans une perspective humaine et du point de vue des besoins humains.

Cette clé de lecture est également celle du commentaire : l'histoire de l'humanité telle que la présente Pline est révélatrice de l'histoire culturelle du I^er^ siècle de notre ère, en particulier des croyances, qui intéressent aussi bien les historiens que les anthropologues : M. Beagon souligne ainsi l'interdisciplinarité du texte comme de son commentaire.

Par ailleurs, étant donné le parti-pris idéologique de Pline, haut fonctionnaire de l'Empire et proche des Flaviens, le livre VII met aussi en valeur l'homme romain, de même que l'ensemble de l'œuvre montre une nature dominée par et au service de Rome. Cette insistance sur l'orientation idéologique de l'*Histoire naturelle* constitue l'un des apports et des axes majeurs des études récentes sur l'*Histoire naturelle* (F. de Oliveira, *Les idées politiques et morales de Pline l'Ancien*, 1992 ; V. Naas, *Le projet encyclopédique de Pline l'Ancien*, 2002 ; S. Carey, *Pliny's Catalogue of Culture. Art and Empire in the* Natural History, 2003 ; T. Murphy, *Pliny the Elder's* Natural History, *the Empire in the Encyclopedia*, 2004) et elle renouvelle particulièrement l'analyse du livre VII.

La manière dont Pline traite de l'homme dépasse ainsi le cadre de ce livre VII. L' « histoire naturelle » de l'humanité est révélatrice de l'histoire du 1er siècle de notre ère : elle renvoie aussi bien à l'histoire politique et sociale qu'aux valeurs culturelles.

Parmi les éditions commentées du livre VII, l'édition de la CUF (R. Schilling) date de 1977 et l'allemande de Tusculum (König-Winckler) de 1975 ; dans les éditions espagnole de Gredos (2003), italienne d'Einaudi (1983) et anglaise de Loeb (1942), le commentaire n'est pas aussi détaillé. L'ouvrage de M. Beagon vient donc très à propos combler un vide en anglais et compléter le travail d'édition et de commentaire accompli dans d'autres pays.

Valérie Naas.

Alberto Cannobio, *La* Lex Roscia theatralis *e Marziale : il ciclo del libro V.* Introduzione, edizione critica, traduzione e commento (Biblioteca di Athenaeum, nº 49) : Côme, New Press, 2002, 155 pages, index général.

On sait qu'au nombre de ses divers procédés de composition, Martial affectionnait celui de la « variation sur un même thème » : l'épigrammatiste se choisissait un sujet — de préférence tiré de l'actualité récente — et en offrait plusieurs illustrations au sein d'un même livre. C'est à l'un de ces « cycles » thématiques qu'Alberto Cannobio a consacré une étude aussi complète que rigoureuse : celui qu'inspira à Martial la stricte remise en vigueur de la *lex Roscia theatralis* par Domitien. Cette loi fut d'abord adoptée, comme on sait, sur proposition du tribun de la plèbe L. Roscius Otho en 67 av. J.-C., et réservait, lors des spectacles, les quatorze premiers rangs de la *cauea* aux *ingenui* disposant du cens équestre, soit au minimum 400 000 sesterces : dans les faits, il s'agissait de réserver aux *equites* les quatorze premiers gradins immédiatement disponibles derrière les places d'*orchestra* réservées au sénateurs. Les trois *ordines* qui composaient la société romaine apparaissaient alors comme matérialisés lors des spectacles publics et le prestige social accordé à l'ordre équestre s'en trouvait par-là même accru. Il est néanmoins attesté qu'excepté pendant une partie du règne d'Auguste (qui compléta le dispositif législatif déjà existant par la *lex Iulia theatralis* en 5 ap. J.-C.), rien ne fut mis en œuvre pour imposer une stricte observance de la *lex Roscia theatralis*, et il n'était sans doute pas rare de voir des plébéiens vaniteux se pavaner indûment aux côtés des authentiques chevaliers (cf. Mart., *Épigr.*, V, 23 et 35). La ferme remise en vigueur de cette loi par Domitien entre 88 et 89 ap. J.-C. dans le cadre de sa « censure perpétuelle » marqua donc les esprits et présentait deux avantages pour Martial : le poète tenait là non seulement l'un de ces événements d'actualité qu'il aimait à insérer dans ses recueils, mais aussi une occasion de célébrer la politique de « restauration morale » menée par Domitien au sein d'un livre qu'il lui avait spécia-

lement dédié ; c'était par ailleurs une manière d'exprimer indirectement sa gratitude envers l'empereur, qui lui avait accordé à titre honorifique le *tribunus militum semestris*, lui permettant ainsi d'accéder au rang équestre... et aux quatorze premiers rangs !

La première partie du livre d'A. Cannobio (p. 7-38) se révèle être une véritable monographie consacrée à la *lex Roscia theatralis* de ses origines à sa remise en vigueur par Domitien. Grâce à un examen minutieux des sources, l'auteur parvient à établir que cette loi n'est pas sortie tout armée de la tête du seul tribun L. Roscius Otho (malgré les témoignages de Juvénal, *Sat.*, III, 159 et Plutarque, *Cic.*, 13, 2-4), mais qu'elle consacrait, en lui donnant force de loi, un *mos* plus ancien par lequel il était tacitement admis que les premières rangées de sièges devaient être occupées par les citoyens de première importance, comme l'indique au sujet de cette loi l'emploi du verbe *restituere* chez Cicéron (*Pro. Mur.*, 40), chez Velleius Paterculus (II, 32, 3) ainsi que dans une glose — manifestement mutilée — d'Asconius (78, 26 C.) où le verbe *confirmare* semble avoir la même valeur. A. Cannobio retrace ensuite les efforts que déploya Cicéron pour convaincre la plèbe du bien-fondé d'une telle loi (qu'il lui était d'ailleurs plus aisé de présenter comme la reconnaissance d'un *mos* plutôt que comme une innovation juridique) et dégage les enjeux politiques qu'impliquait la reconnaissance (ou la non-reconnaissance) de la place des chevaliers dans la société romaine. Cette monographie, fort documentée et rigoureusement argumentée, se clôt sur une utile liste des vingt-huit principaux *testimonia* convoqués par A. Cannobio pour mener à bien son étude (p. 38-41).

L'auteur entreprend ensuite de cerner aussi précisément que possible la date de publication du livre V des *Épigrammes* de Martial (p. 42-52). Après avoir examiné toutes les hypothèses actuellement avancées, il retient pour celle-ci le mois de décembre 89, comme l'avait proposé M. Citroni (« Marziale e la letteratura per i Saturnali — poetica dell'intrattimento e cronologia della publicazione dei libri », *ICS*, 14, 1989, p. 201-226), mais, contrairement à ce dernier, la situe avant la célébration officielle du double triomphe de Domitien sur les Chattes et les Daces. Puis, A. Cannobio analyse l'ordonnancement et la fonction du « cycle » des épigrammes consacrées à la remise en vigueur de la *lex Roscia theatralis* à l'intérieur du livre V et fait apparaître les principes de composition qui ont présidé à la mise en forme de celui-ci (p. 52-62), notamment la complémentarité entre les motifs courtisans et les saillies moqueuses caractéristiques du *delectare* épigrammatique. Cette première partie se clôt sur un *conspectus* analytique fort détaillé de l'ensemble des manuscrits et *editiones antiquissimae*, que l'auteur a personnellement entrepris de collationner à nouveau, ainsi que sur l'exposition des principes éditoriaux suivis pour l'établissement du texte, qui s'inspirent naturellement de ceux de M. Citroni.

La seconde partie de l'ouvrage (p. 85-144) est une édition commentée des huit épigrammes du livre V consacrées à la remise en vigueur de la *lex Roscia theatralis*. Chaque épigramme est d'abord donnée suivant le texte établi par A. Cannobio et accompagnée d'un apparat critique exhaustif, la plupart du temps « positif », mais « négatif » lorsque les choix éditoriaux l'imposent. À l'apparat critique succède une traduction italienne fidèle et souvent agréable à lire. Le commentaire dédié à chaque épigramme s'ouvre sur une introduction dégageant les principaux axes d'interprétation du poème. Puis, A. Cannobio consacre à chaque épigramme un commentaire vers à vers nourri par une remarquable érudition : le lecteur se verra non seulement pourvu d'une importante liste de *loci similes* propres à éclairer tel ou tel passage, mais sera aussi renvoyé avec profit aux principales références bibliographiques qui s'y rapportent. En outre, ce commentaire fort documenté présente également le mérite de mettre autant que possible en valeur la

double orientation de ce « cycle » martialien. A. Cannobio souligne, d'une part, l'élaboration par Martial, sur le mode comique, d'une scène de « théâtre » dans le théâtre constituée par les multiples stratagèmes et travestissements déployés par ceux qui, sans en avoir le droit, tentent de siéger malgré tout sur les quatorze premiers gradins — et finissent, comme il se doit, par s'en faire expulser — et met en valeur, d'autre part, l'écho particulier que donne Martial à la propagande par laquelle Domitien s'affichait comme un « restaurateur » du *mos*, soit un « bon » empereur... Il convient également de signaler qu'A. Cannobio propose une solution convaincante à l'un des pires « supplices éditoriaux » du livre V, à savoir le vers 7 de l'Épigramme 28. A. Cannobio considère, avec raison selon nous, que la principale difficulté du vers ne provient pas d'une éventuelle corruption (malgré Markland, Lindsay et Izaac), mais d'un problème de syntaxe et de ponctuation. C'est pourquoi l'auteur propose : « *Vnus, cum sitis duo, Calliodore, sedetis ?* », formulation tout à fait envisageable, bien que la solution jadis retenue par Friedländer (« *Vnus cum sitis, duo, Calliodore, sedetis ?* ») puisse elle aussi être défendue. Le volume se referme ensuite sur une riche bibliographie. Pour finir, il faut également louer la présentation matérielle de l'ouvrage, qui est à la fois élégante, très soignée et pratiquement vierge de toute erreur typographique.

A. Cannobio offre ainsi à la communauté des chercheurs un ouvrage de très grande qualité, où se conjuguent rigueur philologique, usage précis des sources et finesse de l'analyse littéraire. Ce livre constituera sans nul doute une référence indispensable aussi bien pour les spécialistes de Martial que pour tous ceux qui se consacrent à l'étude de la société romaine.

Stéphane Itic.

Frontino, *De aquae ductu Vrbis Romae*, Introduzione, testo critico, traduzione e commento a cura di Fanny Del Chicca : Roma, Herder editrice e libreria, 2004, XXXIX-569 pages, 4 plans et 1 tableau.

Les éditions commentées qui paraissent depuis quelques années sont généralement d'une grande richesse, et celle-ci ne fait pas exception.

En ouverture, une abondante exposition (V-XXXIX) rassemble tout ce qu'on peut aujourd'hui connaître sur l'œuvre et la vie de Frontin, analyse le titre, les sources et le contenu du *De aquae ductu Vrbis Romae*, en étudie toute la tradition manuscrite (avec évidemment une mention particulière pour le *Casinensis 361*) et passe en revue l'ensemble des éditions antérieures. De facture pourtant traditionnelle, cette introduction donne déjà une idée de la précision et de l'exhaustivité de l'ensemble ; qu'il s'agisse en effet de Frontin, des sources ou des manuscrits, tous les textes à l'appui (*Strategemata*, Pline l'Ancien, correspondance du Pogge, etc.) sont cités dans leur intégralité à partir des travaux les plus récents, et l'étude des *recentiores* et des éditions antérieures ne laisse aucune contribution de côté. Surtout, l'auteur ayant travaillé sur la langue et le style du curateur avant de prendre en main la totalité du texte, on trouve aussi dans ces premières pages (XVIII-XXII) une intéressante présentation des aspects linguistiques du *De aquae ductu* ; on y voit que l'unité littéraire est assurée par une tonalité, une « patine », nettement administrative ; haut fonctionnaire expérimenté, Frontin ne recule pas devant les formules et les constructions propres à son époque ou à sa fonction, mais cherche en outre à s'exprimer avec une élégance un peu compassée qui porte la marque de sa culture et de sa formation classique.

Proposant pour l'orthographe ou la graphie un certain nombre de choix, tous bien justifiés dans l'introduction (XXXII), le texte est ensuite donné (p. 4-115) avec en vis-à-vis une traduction élégante et parfois assez large.

Le commentaire occupe les 392 pages suivantes : c'est dire déjà son abondance et sa richesse. Progressant, comme il se doit, chapitre par chapitre, paragraphe par paragraphe et membre de phrase après membre de phrase, il s'efforce en même temps d'échapper le plus souvent possible à l'esprit analytique et fragmenté qui est inévitablement le propre du genre ; à chaque fois que l'occasion s'en présente, l'auteur élargit en effet son propos et présente, à l'intérieur même du détail de l'analyse, des synthèses claires et toujours appuyées sur les acquis les plus récents de la recherche. Beaucoup de chapitres comportent ainsi des introductions souvent très substantielles. La description des adductions en fonctionnement à l'époque de Frontin (5-15, p. 142-230) est, par exemple, à chaque fois précédée d'une ouverture qui comprend pour chaque aqueduc une bibliographie spécifique, une présentation générale, un exposé de toutes les restaurations qu'il a dû subir et une étude détaillée de son parcours. Des développements semblables se retrouvent à chaque fois que le sujet l'impose, par exemple pour la liste des modules réglementaires (39-63, p. 295), pour le débit des aqueducs (65-73, p. 303), pour la distribution des eaux (78-86, p. 334), pour la législation des adductions (94-130, p. 368-370) ou la fonction de curateur (99, p. 387-388). Au fil de l'œuvre, lentement et minutieusement parcourue, ce sont ainsi tous les aspects historiques, archéologiques, technico-scientifiques et juridiques du traité qui sont de la sorte explorés ; aucun d'entre eux n'est laissé dans l'ombre et même les traits de style (allitérations, figures, formules ou désir de variété) sont toujours systématiquement signalés, en même temps que sont à chaque fois expliquées les particularités d'interprétation ou de traduction.

Cette somme est déjà tout à fait remarquable, mais l'auteur l'a voulue plus complète encore. À côté des développements qu'impose évidemment le sujet de l'ouvrage (pente des aqueducs, piscines, euripes, *castra*, bassins, tuyaux, siphons, citernes etc.), on trouve en effet aussi des synthèses portant sur des termes qui n'interviennent qu'à titre secondaire et ne sont pour ainsi dire que la chair administrative ou technique des propos de Frontin : les adjoints du curateur, le sénateur pédaire, les cippes, les appariteurs, les licteurs, les architectes, les scribes, l'annone, la villa de Néron à Subiaco, le mandat impérial etc.

Si limité dans ses ambitions, si restreint à des considérations techniques et administratives parce qu'il n'est au fond qu'un rapport à l'usage du pouvoir politique et des administrateurs à venir, le texte de Frontin, brillamment éclairé par le commentaire, gagne en richesse et en éclat. Le minutieux travail de Fanny Del Chicca nous place pour ainsi dire dans l'esprit et la culture du curateur et nous communique en fait l'ensemble des savoirs dont il disposait au moment de l'écriture ; au delà même de l'ouvrage qu'il analyse, il approfondit notre connaissance du milieu, du temps et, de façon générale, de la civilisation romaine de la fin du premier siècle. C'est dire la richesse et l'intérêt d'une œuvre qui dépasse en fait largement son propos initial, et devient une précieuse mine de renseignements, qu'un bon index permet presque d'utiliser comme un dictionnaire.

Une excellente bibliographie complète évidemment ce remarquable ensemble. On regrettera seulement que l'éditeur n'ait pas jugé utile de faciliter la consultation en rappelant les chapitres et les paragraphes en haut de chaque page et que les illustrations, pour la plupart tirées de l'ouvrage déjà bien ancien de Lanciani, soient de mauvaise qualité.

A. Malissard.

Cornelio Tacito, *Agricola*. Introduzione, testo critico, traduzione e commento, a cura di P. Soverini (Università degli Studi « G. d'Annunzio » Chieti-Pescara, Collana del Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Sezione filologica, 3) : Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2004, 341 pages.

L'introduction (p. 5-25), à l'exception de quelques remarques sur la tradition manuscrite (p. 22-25), se concentre sur la question du genre de l'*Agricola* ; Paolo Soverini voit ce dernier comme un ouvrage *sui generis*, annonciateur des grandes œuvres historiques de Tacite ; le génie de ce dernier explique la plupart des singularités de l'opuscule. Cette position est aussi celle d'études récentes (G. Petersmann, J.W. Beck). L'on regrettera cependant que la tradition biographique et autobiographique de la fin de la République et du début du Principat ne soit pas davantage invoquée, bien que cette voie ne soit pas sans présenter elle aussi des difficultés, dues en particulier à la perte des écrits qui auraient pu inspirer Tacite (spéc. les *Vies* de Thrasea Paetus et d'Helvidius Priscus, respectivement par Arulenus Rusticus et Herennius Senecio). La bibliographie (p. 26-44) est complète, embrassant des ouvrages en plusieurs langues ; à l'exception des deux articles de l'auteur, elle s'arrête en 2000 ; on s'étonne de l'absence du stimulant article de W. Liebeschuetz, *The Theme of Liberty in the* Agricola *of Tacitus*, dans *CQ*, 16, 1966, p. 126-139.

L'édition du texte, accompagnée d'une traduction (p. 46-97), illustre le goût de P. Soverini pour les corrections, ce qui se justifie dans le cas de l'*Agricola* par le fait que nous dépendons pour l'essentiel d'un seul manuscrit. Il est attentif aux conjectures d'autrui, même aux plus récentes ; ainsi, en *Agr.*, 12, 5 *segetum fecundum*, selon une suggestion de N. Baglivi en 1987 ; on retiendra aussi l'adoption en *Agr.*, 28, 2 de la conjecture *uno rem agente*, très convaincante. Il propose ses propres corrections en *Agr.*, 8, 1 (*ne nimium cresceret*), 30, 3 (déplacement de *omne ignotum pro magnifico est ; sed*), 33, 4 (*quando manus ?*), 44, 5 (*sicut ei non datum*). La division en paragraphes n'est pas celle de l'édition de la CUF (E. de Saint-Denis, 1942).

Dans le commentaire (p. 99-316), P. Soverini prend régulièrement ses distances par rapport à ses prédécesseurs, notamment par rapport à I. Forni (Rome, 1962) et surtout à R.M. Ogilvie (Oxford, 1967). Les notes les plus complètes et les plus précieuses sont relatives à l'établissement du texte ; il y discute toutes les hypothèses et justifie ses choix sur la base d'arguments variés : observations sur le lexique de Tacite et sa syntaxe, sur l'emploi des modes et des temps ainsi que sur les connotations des mots, attention portée aux *iuncturae*, prise en compte des effets de style, renvois à des passages parallèles... Dans le même esprit, d'autres notes éclairent la traduction et témoignent de la recherche du sens à laquelle il s'est livré (ainsi *Agr.*, 9, 3, à propos de *facile* ; *Agr.*, 15, 5, sur l'ironie contenue dans les mots *diuus Iulius* ; *Agr.*, 18, 7, sur les implications de *quanta futuri spe* ; *Agr.*, 44, 6, sur la fonction d'*euasisse* comme sujet de *tulit*...).

Cette volonté de retrouver l'intention qui se cache derrière chaque phrase, même si toutes les analyses ne convainquent pas (p. 146-148, sur la dimension universelle de *tristitiam...exuerat* [*Agr.*, 9, 4], qui renverrait plutôt à un stéréotype du mauvais gouverneur ; p. 214-215, sur l'ampleur des opérations menées par Agricola en 81 [*Agr.*, 24]), se manifeste également dans les remarques sur le style (abondantes mentions de chiasmes ou d'hendiadys...), dont certaines sont expliquées par une intention de Tacite (ainsi à propos de la multitude d'expressions binaires en *Agr.*, 4, d'une séquence d'infinitifs de narration en *Agr.*, 37, 3-4, de l'anaphore de *noctu* en *Agr.*, 40, 4...) ainsi que dans la mise en évidence de l'utilisation de lieux communs rhétoriques, à propos desquels P. Soverini s'attache

à voir comment, au-delà de leur caractère conventionnel, ils sont intégrés au propos général de l'ouvrage. Dans le même sens, il souligne l'usage que fait Tacite du contraste en vue de rehausser les qualités d'Agricola, ainsi que la façon dont la fin de l'opuscule renvoie à son début, et il envisage certains échos à des auteurs précédents dans le cadre d'une intertextualité signifiante. Sur cet aspect, toutefois, il fait davantage mention des opinions d'autrui qu'il ne prend position (ainsi sur les échos à Salluste dans les chapitres sur la jeunesse d'Agricola). Cela est symptomatique de son attitude pour tout ce qui regarde les techniques narratives, la structure du récit et l'interaction entre contenant et contenu : une attitude plutôt prudente, voire conservatrice, d'où sont absentes les audaces et les subtilités que l'on observe dans l'établissement du texte. Ainsi l'anecdote relative à une cohorte d'Usipiens est considérée comme une simple digression destinée à divertir et non dans sa relation avec les thématiques développées dans l'ensemble de l'ouvrage ; sur ce point, voir K. Clarke, *An Island Nation : Re-Reading Tacitus'* Agricola, dans *JRS*, 91, 2001, p. 94-112.

Précisément, pour ce qui est des remarques relatives à l'idéologie, P. Soverini réduit excessivement celle-ci à la notion de *moderatio*. Sans nier que cette dernière occupe une grande place, nous pensons que la réflexion de Tacite était plus générale ; à cet égard, les mots *ludos et inania honoris*, à propos de la préture d'Agricola (*Agr.*, 6, 5), auraient pu être considérés dans le cadre de l'opinion de Tacite sur l'attitude des sénateurs face aux jeux et aux spectacles, telle qu'elle se dégage à travers plusieurs passages des *Annales* ; les allusions à l'époque républicaine s'inscrivent aussi dans une conception plus générale sur la rupture constituée par le changement de régime et sur la continuité que devraient incarner les sénateurs sous le principat. De même, P. Soverini ne s'attarde guère sur le thème de la gloire (quelques remarques p. 143), qui apparaît très tôt dans l'opuscule et y est récurrent à travers ses différentes parties. Il suppose également une opposition entre Agricola et Thrasea peut-être plus radicale que ne le suggère l'examen des passages relatifs au stoïcien dans les *Annales*, où le comportement de celui-ci n'est pas rejeté en bloc (K. Heldmann, Libertas Thraseae servitium aliorum rupit. *Überlegungen zur Geschichtsauffassung im Spätwerk des Tacitus*, dans *Gymnasium*, 98, 1991, p. 207-231) ; certes, l'opuscule et le grand ouvrage historique ne ressortissent pas au même projet ni au même contexte historique, mais la comparaison aurait pu être esquissée. Par ailleurs, l'intérêt pour le propos général de Tacite est parfois poursuivi aux dépens de la mise en évidence de thématiques narratives propres à certaines parties : nombre élevé de renvois à des empereurs tyranniques dans la section sur la jeunesse (*Agr.*, 4-9), thèmes de la conquête et de la *libertas* dans l'excursus sur la Bretagne (*Agr.*, 10-17). Il semble aussi que la description d'Agricola en tant que général se rattache au modèle cicéronien du bon général tel qu'il se dégage du *de imperio Cn. Pompei* plutôt qu'au modèle d'Alexandre le Grand (selon une vue de S. Borzsák, 1982, à laquelle il est largement fait écho ici). Enfin, cohérent avec son introduction, où il voit l'opuscule comme l'annonce des grandes œuvres à venir, il désigne maintes fois Tacite comme « lo storico » ; mais, en dépit de ses liens avec l'historiographie, l'opuscule peut-il être considéré comme étant déjà l'œuvre d'un historien ?

Les notes sur le contexte historique ou géographique, sur les institutions et autres *uaria* ainsi que sur les personnages sont plus strictement informatives (l'archéologie n'est pas exploitée de manière approfondie) ; ainsi on ne trouve pas de discussion sur la date du consulat d'Agricola (*cf.* toutefois, p. 188, à propos de la date du proconsulat) ; pour ce qui est de la localisation du Mont Graupius, il se contente de signaler les différentes hypothèses (mais il rejette l'identification avec les Grampian Mountains, qui est adoptée dans l'édition de la CUF). En outre,

P. Soverini semble soucieux de montrer que Tacite est généralement proche de la réalité ; la comparaison entre les récits qui sont faits de la révolte de Boudicca dans l'*Agricola* et les *Annales* suffit pourtant à montrer que Tacite n'hésite pas à réélaborer sa matière en fonction de ce qui l'arrange le mieux.

Un *index nominum* renvoie aux personnages cités dans l'*Agricola* (p. 317-318). Un *index* des passages cités dans le commentaire (p. 319-341) contribue à l'utilité de celui-ci. Il témoigne également de la richesse du texte de l'*Agricola* qui, au-delà de son intérêt historique, trouve sa dynamique dans la rencontre de deux grandes problématiques, l'une littéraire (dans le cadre de l'évolution du sous-genre biographique, un aspect peut-être sous-estimé ici) et l'autre idéologique (dans le cadre de l'évolution de la pensée politique tacitéenne, trop strictement identifiée ici à un éloge de la *moderatio*). Au total, néanmoins, un outil utile dont ne pourra se passer aucun enseignant, étudiant ou chercheur amené à s'intéresser à l'*Agricola*.

Olivier Devillers.

M. Zimmerman, S. Panayotakis, V. C. Hunink, W. H. Keulen, S. J. Harrison, Th. D. McCreight, B. Wesseling, D. van Mal-Maeder, *Apuleius Madaurensis. Metamorphoses. Books IV 28-35, V and VI 1-24. The Tale of Cupid and Psyche*, Text, Introduction and Commentary, Groningen Commentaries on Apuleius : Groningen, Egbert Forsten, 2004, 596 pages.

Voici le septième et dernier volume de la série des *Groningen Commentaries on Apuleius* (GCA) qui fut créée en 1973 par le groupe de latinistes de la Faculté des Arts de l'Université de Groningen. Celui-ci s'était donné pour but de publier collectivement un commentaire en anglais des livres 4 à 10 des *Métamorphoses* d'Apulée, en étudiant à la fin le récit de Cupidon et Psyché. C'est désormais chose faite, pour le plus grand bonheur de tous ceux qui s'intéressent au roman apuléen et qui trouveront dans cette série un travail collectif d'une qualité et d'un sérieux exemplaires.

Si les commentaires antérieurs du récit de Cupidon et de Psyché restent utiles à consulter — en particulier ceux de P. Grimal en 1963, de E. J. Kenney en 1990 et de C. Moreschini en 1994 —, ce commentaire offre une étude de vocabulaire et de style très approfondie qui vise à révéler les qualités littéraires et les arrière-plans d'un récit que les auteurs considèrent comme une création littéraire propre à Apulée, qui a su puiser dans un vaste creuset de sources multiples pour aboutir à une forme originale. Les auteurs, dans leur étude minutieuse de chaque lemme, s'appuient souvent sur le *ThLL* et sur les volumes précédents de la collection GCA ; ils renvoient également à l'ensemble des articles publiés sur Cupidon et Psyché dans un volume de 1998 (AAGA, tome 2) qui présente une grande variété d'approches du récit. Ce qui explique que l'introduction à ce commentaire soit succincte, les auteurs ne souhaitant pas reprendre les résultats des travaux précédemment publiés. Le point sur la bibliographie existante est fait tout au long du commentaire par des références précises à toutes les interprétations du récit, à l'exclusion des interprétations freudiennes et jungiennes.

Les auteurs voient dans les aventures de Psyché une projection mythique des aventures de Lucius, d'autant plus qu'ils insistent sur le fait que la descente de Psyché aux enfers (VI, 17-20) est exactement au centre des livres 1 à 11 du roman. Il nous a paru intéressant de voir mettre en lumière les liens intratextuels, par exemple les correspondances et les différences entre les prières des protagonistes et les réponses des divinités dans les livres 6 et 11.

Les auteurs ont repris le texte édité par Helm en 1931 chez Teubner (republié avec *Addenda* et *Corrigenda* en 1955), à l'exception de 56 leçons qui privilégient le manuscrit le plus ancien (F). Leur traduction, qui est aussi littérale que possible, est excellente. Pour ce faire, les auteurs ont pris soin de comparer les traductions existantes.

La bibliographie fait le point sur les dernières parutions. Trois index viennent compléter utilement ce volume (*index rerum*, *index uerborum*, *index locorum*), dont on retiendra la qualité de la traduction anglaise et du commentaire philologique et littéraire.

G. Puccini-Delbey.

Fragmentos Vaticanos. Traducción, introducción, notación e índice de palabras par Martha Elena Montemayor Aceves (Bibliotheca Iuridica Latina Mexicana, 8) : Mexico, Universidad Nacional Autonoma de Mexico, 2003, CXLII et 96 pages doubles.

La Bibliotheca Iuridica Latina Mexicana est une collection existant depuis 1987, qui a pour but de mettre à la portée d'un large public d'importantes sources juridiques traduites et commentées : après les *Sentences* de Paul (livre I, 1987 ; livre II, 1994) ou la *Consultatio ueteris cuiusdam iurisconsulti* (1991), le présent volume propose une traduction des *Fragmenta Vaticana*, fragments découverts par le cardinal Angelo Mai dans un palimpseste du Vatican. Il s'agit d'un recueil (dont nous n'avons qu'une faible partie) contenant des extraits des grands juristes (Papinien, Paul, Ulpien) et des constitutions impériales datant du III^e^ et du IV^e^ siècles. L'ensemble est classé par titre : *ex empto et uendito*, *de usu fructu*, *de re uxoria ac dotibus*... Le travail de M^me^ Montemayor Aceves comprend une introduction précisant l'origine des fragments, le but de l'ouvrage, le lieu et la date de sa composition. Le texte latin reproduit l'édition procurée par Th. Mommsen en 1890, sans mentionner les corrections et variantes proposées par cetains romanistes, la traduction est précise, proche du texte latin et recherchant la clarté pour des passages dont la compréhension et l'interprétation sont parfois très difficiles. Deux séries de notes l'accompagnent : les unes mentionnent les passages parallèles du *Digeste* et du *Code Théodosien* ; les autres éclaircissent brièvement les principales notions juridiques présentes dans ce recueil : interdit *uti possidetis*, *retentio propter liberos*... À la fin de l'ouvrage, un lexique (p. XXXI-CXLII) recense le vocabulaire utilisé, donnant une traduction, indiquant les occurrences de chaque terme ; il doit « aider l'étudiant à mieux saisir la structure de la langue », mais il permettra à tous de mener de précieuses analyses lexicales. Il faut donc souligner l'importance du travail accompli par M^me^ Montemayor Aceves, et son sérieux, ainsi que l'intérêt de cette collection.

Michèle Ducos.

Antonio Stramaglia, *[Quintiliano] La città che si cibò dei suoi cadaveri* (Declamazioni maggiori, 12*)* : Cassino, Università degli Studi di Cassino, 2002, 239 pages.

Après la *Déclamation* 8 (Cassino, 1999 ; voir *R.E.L.*, 78, 2000, p. 309-310), A. Stramaglia poursuit l'édition des *Declamationes maiores* par l'édition, la traduction et le commentaire de la *Déclamation 12*, dont le sujet est le suivant : une

cité en proie à la famine envoie un émissaire pour acheter du blé à l'étranger, mais, après l'avoir acheté, victime d'une tempête, il arrive dans une autre cité, où il vend son blé deux fois plus cher, et, après avoir acheté une nouvelle quantité de blé deux fois plus importante, il regagne tardivement sa cité ; entretemps, les habitants, privés de toute nourriture ont fini par se nourrir de chair humaine ; à son retour, il est accusé d'avoir porté atteinte à l'État (*laesa res publica*).

Une brève introduction (p. 13-30) présente la question du cannibalisme dans la tradition antique, puis l'argumentation de cette déclamation et l'utilisation du *pathos* ; suivent le texte et la traduction présentée en regard (p. 32-89) et enfin un très abondant commentaire (p. 91-209). Sont examinées de façon détaillée toutes les questions posées par ce texte : le commentaire mêle indications de critique textuelle, justifiant les choix de l'éditeur lorsqu'il s'écarte de l'édition procurée par L. Håkanson (Stuttgart, 1982), qui constitue l'édition de référence, remarques sur la traduction et le vocabulaire, ou sur le style et les figures, indications de passages parallèles dans la littérature antique et, surtout, réflexion sur l'argumentation. Il y a des aperçus intéressants sur la médecine, des réflexions sur le crime et le châtiment, la culpabilité ou l'utilisation des lois associées à l'usage de la déclamation. Une traduction précise et soignée cherche à reproduire les caractéristiques propres du style des rhéteurs. Cet ensemble d'une indéniable richesse permet ainsi de mieux apprécier ces déclamations souvent négligées.

Michèle Ducos.

Catherine Schneider, *[Quintilien] Le soldat de Marius (Grandes déclamations, 3)* : Cassino, Edizioni dell'Università degli Studi di Cassino, 2004, 285 pages.

Le groupe international de recherches sur les *Grandes déclamations* pseudo-quintiliennes, créé à l'initiative d'Antonio Stramaglia, s'est fixé pour tâche de publier ces dix-neuf textes, avec traduction et commentaire. Ce volume-ci, comprenant la troisième déclamation, est le troisième de la collection (Antonio Stramaglia étant l'auteur des deux premiers). Il est dû à Catherine Schneider, qui a consacré sa thèse de doctorat et plusieurs articles à cette déclamation, dont le sujet a ceci d'original qu'il est emprunté à l'histoire romaine, chose rare chez les rhéteurs latins : en 104, dans l'armée de Marius, un tribun qui se trouvait être son neveu tente de faire violence à un jeune soldat nommé Trebonius ; celui-ci le tue ; le soldat passe en jugement devant Marius, mais ce dernier, au lieu de le châtier, le félicite.

L'ouvrage est constitué de quatre parties : une introduction (38 p.), le texte (repris de l'édition Teubner de 1982 de L. Håkanson, à trois exceptions près) avec en regard la traduction française, des notes de commentaire (p. 71-245), enfin une rubrique « abréviations bibliographiques », qui est en fait une bibliographie.

L'introduction, très riche, se concentre sur le texte et notamment, à juste titre, sur l'élaboration littéraire et la problématique sexuelle. Cependant le lecteur moins spécialisé pourra regretter de ne pas trouver d'informations autres qu'allusives sur le corpus.

La traduction française peut être considéré comme la première en français, puisque la seule qui existât auparavant, du XVII^e^ siècle, est fort infidèle au texte. Elle est dans l'ensemble pleinement convaincante, même si l'on peut toujours chicaner sur tel ou tel point. On prendra deux exemples : le groupe *obscenus corruptor* (§ 6, p. 48-49 ; § 16, p. 64-65, etc.) est traduit par « violeur », ce qui oblitère l'adjectif *obscenus*, dont Catherine Schneider dégage pourtant le sens p. 91 ; le mot *stuprum*, pourtant bien expliqué p. 102-103, est rendu par trois mots différents, « débauche » (§ 3, p. 50), « viol » (§ 9, p. 52), « avances sexuelles » (§ 12, p. 56).

Les notes de commentaire, extrêmement fournies et détaillées, portent sur tous les aspects du texte sans exclusive. Catherine SCHNEIDER passe ainsi avec aisance des réformes militaires de Marius aux clausules métriques ou à l'emploi particulier de tel mot. Et les explications sont étayées par d'abondantes références. Le principe de faire suivre les longues citations latines de leur traduction est excellent ; en revanche, on peut regretter que dans le cas de citations grecques, le texte original ne soit pas donné (cf. p. 155), sans doute pour des raisons matérielles. Fallait-il pour autant traduire le titre des œuvres latines dont l'usage, certes illogique, veut qu'on le donne en latin ? *L'imposteur* de Plaute (p. 81 et 159) est plus connu sous le nom de *Pseudolu*s, et le *Moustique* pseudo-virgilien (p. 148) sous le nom de *Culex*.

Plus gênant : le système de renvoi dans les notes n'est pas assez clair. Par exemple, le lecteur est invité note 236 p. 201 à se reporter à 3, 4 et à voir le commentaire *ad loc.* ; 3, 4 signifie le paragraphe 4 de la déclamation 3, c'est-à-dire celle-ci ; ce paragraphe se trouve p. 44-45 et contient 14 notes ; pourquoi alors ne pas avoir renvoyé directement à la note concernée, en l'occurrence la note 85 p. 122 ? le lecteur y eût gagné un temps considérable.

Par ailleurs, on relève quelques répétitions : la note 251 p. 207 reprend six lignes qu'on lisait sous la même forme p. 33 ; le texte du *Digeste* cité note 169 p. 163 est paraphrasé à la page suivante. Certes la pédagogie repose sur la répétition ; il vaut mieux néanmoins renvoyer d'une note à une autre.

Nos réserves, on l'aura compris, ne portent que sur des vétilles. Il s'agit d'un excellent travail, qui invite à lire un texte qu'on pratique peu. Ajoutons, ce qui ne gâte rien, que la présentation matérielle est impeccable.

Étienne WOLFF.

Estelle HAAN, *Andrew Marvell's Latin Poetry : From Text to Context* (Collection Latomus, vol. 275) : Bruxelles, Latomus, 2003, 356 pages.

Si Andrew Marvell (1620-1678) est un écrivain anglais bien connu, son œuvre poétique latine (16 poèmes totalisant 472 vers, de date et d'inspiration très variées, souvent des poèmes d'occasion) n'avait guère jusqu'ici suscité l'intérêt des chercheurs. C'est à combler ce manque que s'est attachée Estelle HAAN.

L'ouvrage se compose pour sa partie principale de huit chapitres, chacun d'eux ayant comme point de départ un poème latin de Marvell. Viennent ensuite en complément divers appendices : le premier consiste en une édition et traduction anglaise des poèmes latins de Marvell, le deuxième en une concordance de ces poèmes.

L'édition latine reproduit le texte de l'édition de MARGOLIOUTH (1971, dans sa troisième édition révisée), comme on doit le déduire de la note 41 p. 17. La tournure « my text of Marvell's Latin poetry » (p. 273) paraît donc abusive, même si l'orthographe et la ponctuation ont été modernisées. Quant à la traduction, on ne sait si c'est ou non la première en anglais. Il reste que c'est une excellente idée d'avoir donné les poèmes eux-mêmes, auxquels le lecteur peut ainsi se reporter.

Estelle HAAN étudie les poèmes latins de Marvell en s'intéressant particulièrement aux phénomènes d'intertextualité ; elle examine donc les liens qu'ils entretiennent avec la littérature latine classique, mais aussi leur interaction avec la littérature, surtout anglaise, du XVII^e siècle. Elle se penche également sur le problème très intéressant des relations entre les poèmes latins de Marvell et ses poèmes en langue vernaculaire, lorsqu'il existe des pièces parallèles ; il semble bien alors que le poème latin soit premier. Ce bilinguisme, qu'on trouve aussi chez son

contemporain Milton, est mis en rapport avec le système éducatif anglais de la Renaissance.

On le voit, Estelle Haan, non contente de nous proposer une étude très fouillée des poèmes de Marvell, élargit souvent le propos. Ainsi ce qu'elle dit du bilinguisme intéressera tous ceux qui ont rencontré le même phénomène chez d'autres poètes (Du Bellay par exemple).

Finalement, le seul reproche qu'on puisse faire à ce travail est l'absence de conclusion. Quelques pages synthétiques après le huitième chapitre eussent été les bienvenues.

Étienne Wolff.

Daniele Di Rienzo, *Gli Epigrammi di Magno Felice Ennodio* : Napoli, Pubblicazione del Dipartimento di Filologia Classica 'F. Arnaldi' dell'Università degli Studi di Napoli Federico II, 27, 2005, 265 pages, dont un *index locorum*.

La thèse de Daniele Di Rienzo, publiée ici dans une version remaniée, nettement épurée, marque un pas décisif dans l'étude de l'œuvre poétique d'Ennode de Pavie. Pour la première fois en effet, un auteur contemporain a rempli avec succès l'ambitieux pari de proposer une traduction commentée de l'ensemble des *carmina minora* rassemblés par W. von Hartel (*CSEL* 6, 1882) sous le titre générique d'*Epigrammata* dans le second livre des *carmina*, le premier regroupant, comme c'est également le cas pour l'œuvre poétique de Claudien, des pièces plus importantes (épithalame, poèmes de voyage, hymnes, *etc.*). L'édition de référence retenue pour l'établissement du texte s'avère toutefois être celle de F. Vogel (*MGH AA* 7, 1885), même si cela n'est pas indiqué expressément.

S'adressant de toute évidence à un public averti qui n'ignore ni la vie, ni l'œuvre d'Ennode, D. Di Rienzo s'attache d'emblée à retracer, en quelques pages, l'histoire du *corpus* poétique étudié (tradition manuscrite et éditions successives) : sa genèse et sa composition semblent durablement marquées par l'empreinte du « premier » véritable éditeur d'Ennode, J. Sirmond (Tournai, 1611). On comprend quelles furent ses intentions en choisissant une entrée en matière aussi austère quand, du fait des fluctuations qu'a connues le classement traditionnel par genres et sous-genres, l'auteur se propose lui-même d'accomplir un autre type de « parcours » à travers les 151 épigrammes d'Ennode, ainsi que deux autres pièces insérées dans des lettres et donc comptées, jusque là, parmi les *Epistulae* (*epist.* 5,7 = 219,1-2 Vogel ; *epist.* 7,29 = 362,2 Vogel *in* « Appendice » p. 46-48). Ce parcours se veut à la fois générique et thématique, puisque les poèmes sont répartis, suivant leur forme et leur objet, en six grands ensembles : les épitaphes (p. 25-48) ; les évêques de Milan (p. 49-76) ; les épigraphes (p. 77-123) ; les épigrammes descriptives (p. 125-155) ; les épigrammes satiriques (p. 157-202) ; les épigrammes sur la littérature (p. 203-218). Au sein de chaque section, les poèmes se suivent sur un rythme simplement déterminé par leurs affinités de contenu (par exemple d'abord les *ekphraseis* de bijoux et d'objets divers, puis celle de paysages et d'animaux, dans la section consacrée aux épigrammes descriptives), d'où l'impression d'une sorte de « trame interne » (p. 19) qui donne une certaine cohérence à cet ensemble souvent jugé disparate, et permet d'apporter un éclairage nouveau sur ces vers souvent obscurs et insignifiants, pris isolément ; voir, entre autres, l'audacieuse interprétation proposée d'une épigraphe fort absconse en elle-même : le *carm.* 2, 16 = 105 Vogel, à la lumière du *carm.* 2,15 = 104 Vogel le précédant (p. 95-102).

La traduction italienne, dont notre maîtrise imparfaite de la langue italienne ne nous permet pas de percevoir toutes les subtilités, s'efforce de serrer le texte au plus

près, dans une présentation versifiée qui respecte souvent l'ordre des mots latins. Très rares sont les mots non traduits (*simul* in *carm.* 2,33,4 = 143,4 Vogel, par exemple), ou traduits de manière plus ou moins approximative (*carm.* 2,133,5 = 340,5 Vogel *de poena* : « per il fastidio »). De la même manière, les figures de style, *a fortiori* les effets de *uariatio* et de *repetitio*, sont, à quelques exceptions près (notamment *in carm.* 2,124 = 328 Vogel, où l'auteur a rendu par un seul terme *sermonum / uerbis*, et n'a pas conservé, sans doute pour alléger le texte, l'insistante répétition de *iussa* au v. 3), rendues de manière fidèle. Cela n'a pas empêché l'auteur de prendre clairement parti dans ses traductions, proposant des interprétations, dans l'ensemble, très convaincantes, qui sont dûment justifiées dans le commentaire. Simplement un exemple, cependant, pour montrer que d'autres hypothèses auraient quelquefois pu être envisagées, sans qu'il soit forcément possible de trancher entre l'une et l'autre : dans le *carm.* 2,72,5 = 190c,5 Vogel, *incassum sectus proscindit uomere terga* (« con la schiena spezzata scava a vuoto con il vomere », p. 168-169), peut-être est-il également possible de faire de l'accusatif *terga* le complément d'objet direct de *proscindit*, et donc de comprendre que cet homme « fend la surface (de la terre) avec sa charrue », en vertu d'un emploi de *tergum* bien attesté dans un contexte comparable chez des auteurs classiques tels que Verg., *georg.* 2,236-237 *glaebas cunctantis crassaque terga / expecta et ualidis terram proscinde iuuencis* (pour d'autres références, voir *O.L.D.*, 1969, *tergum* II, B, p. 1859).

Le commentaire linéaire, plus ou moins développé suivant la difficulté et l'intérêt des poèmes traités, s'efforce avant tout d'éclairer le *sens global* des textes, parfois au détriment de l'étude de leur savante rhétorique. De là, l'importance attachée à la recontextualisation de chaque épigramme : localisation, éléments biographiques, prosographiques et historiques divers, mais aussi et surtout aux multiples échos à des œuvres antérieures, pouvant aller de la reprise d'une simple *iunctura* à des réminiscences fort éclairantes pour la compréhension de tel vers par le contexte de la citation, et rappelant combien Ennode était imprégné de culture classique. Ce gros travail inédit sur l'intertextualité, qui permet d'appréhender l'originalité des *carmina* dans une perspective à proprement parler littéraire, ne se veut pas exhaustif cependant, dans la mesure où ces parallèles se limitent, pour la plupart, sans doute par suite de contraintes éditoriales, aux citations purement textuelles : n'ont donc pas été prises en compte certaines références moins littérales, mais non moins significatives, telles que l'image biblique des armes spirituelles (*Ps.* 17,31 ; 27,7 ; 83,12 ; *Eph.* 6,16) en *carm.* 2,110,3 = 260,3 Vogel (p. 122), le bouclier de la foi devenant, comme chez Sulp. Sev., *epist.* 1,13, celui de la prière, ou la référence vétérotestamentaire à l'infinité des étoiles (*Gn.* 15,5 ; 22,17 ; 26,4 ; *Si.* 44,21 ; *He.* 11,12) en *carm.* 2,74,3 = 192,3 Vogel (p. 183) ; n'ont pas toujours été relevées, non plus, les multiples résonances dont sont chargés certains termes isolés, comme *gloria* dans le *carm.* 2,151,3, qui renvoie, certes, à la *gloria* romaine, mais également à la manifestation lumineuse de la « kabod Yahvé » (à comparer par exemple à *carm.* 2,9 = 97 Vogel ou *carm.* 2,60 = 183 Vogel, où l'on retrouve, comme dans le prologue johannique, ce même symbolisme de la lumière).

La perspective s'élargit enfin quelque peu à la fin de l'ouvrage, qui se conclut sur deux chapitres plus généraux : un premier sur la genèse des titres (p. 219-231), dans lequel D. Di Rienzo, reprenant les épigrammes dans l'ordre traité, s'interroge sur la paternité d'Ennode ; sans discuter ici le fond du problème qui pose, par ailleurs, la question du rôle joué par ce dernier dans l'édition de ses propres œuvres, on notera simplement la linéarité de l'exposé et l'absence de synthèse, qui rendent la lecture assez fastidieuse ; le second sur « Ennode et la tradition de l'épigramme » (p. 233-242) propose, en revanche, une synthèse très éclairante sur

l'évolution de ce genre aux contours variables au gré des époques et des auteurs, comme s'il s'était agi de revenir, *in fine*, sur la cohérence du *corpus* étudié et de 'boucler' ainsi 'la boucle'.

On pourrait regretter que l'auteur n'ait pas songé, pour des raisons évidentes de commodité, à accompagner la bibliographie (p. 243-255) et l'*index locorum* (p. 257-263) d'une table des matières plus détaillée, voire d'un *index* permettant de retrouver rapidement la traduction et le commentaire de chaque épigramme à partir de son numéro de référence dans les éditions antérieures. Mais c'est là un détail pratique qui n'enlève, en définitive, rien à la qualité évidente de l'ensemble. Gageons que cet ouvrage, tout à la fois ambitieux par le *corpus* traité, et plus modeste par la cohérence et la pertinence de ses choix, deviendra rapidement un outil indispensable pour les spécialistes d'Ennode désireux de poursuivre, sous d'autres aspects (thématique et stylistique, entre autres), l'étude de cet auteur difficile, mais non sans intérêt, comme on l'a trop souvent répété : le travail fort convaincant de D. Di Rienzo l'a suffisamment prouvé, et l'on ne peut que lui en savoir gré.

Céline Urlacher.

Magno Felice Ennodio, *Panegirico del clementissimo re Teodorico* (opusc. 1), a cura di Simona Rota (Biblioteca di Cultura Romanobarbarica, diretta da Bruno Luiselli) : Roma, Herder Editrice e Libreria, 2002, 479 pages.

Puissent l'auteur et l'éditeur de ce fort volume bien vouloir nous pardonner un retard indépendant de notre volonté dans le compte rendu d'un ouvrage bien digne de ne pas être mentionné que dans des revues strictement spécialisées en latinité tardive et chrétienne. Il s'agit en effet ici d'un travail de haute qualité sur un texte de grand intérêt, document fondamental sur la pensée politique et la culture littéraire dans l'Italie ostrogothique, et qui du reste avait fait l'objet d'une récente édition de référence (mais sans un véritable commentaire, ce qui constitue l'apport spécifique du présent livre) de la part de Chr. Rohr dans la collection des M.G.H. (Hannover, 1995). La recherche de S. Rota s'inscrit par ailleurs dans l'actuel renouveau des études ennodiennes, en Italie et en France particulièrement, et dans la réhabilitation par les philologues d'un auteur que les historiens se sont bien gardés de mépriser.

L'ouvrage débute par une introduction très classique, en cinq points, qui va plus loin que ce qu'offrait le beau travail de Chr. Rohr ; avec ses appendices et la bibliographie, cette partie du livre en représente environ la moitié. En voici les sections : 1) L'arrière-plan historique et l'implication d'Ennode dans son sujet ; 2) La datation (sans doute à la fin du printemps 507 ; mais il est difficile de préciser dans quel cadre et en quel lieu) ; 3) L'image de Théodoric, en souverain idéal, à la fois romain et davidique, estompant les tensions entre Italiens et Goths ; 4) Le panégyrique de Théodoric dans sa tradition littéraire, son plan et ses topiques, les vertus du prince (notons seulement qu'aux p. 67-70, il faudrait préciser que les traits relevés à juste titre ici comme originaux par rapport aux autres panégyriques en prose, comme les discours ou l'ethnographie, sont en revanche bien attestés dans les panégyriques tardifs en vers, qu'Ennode connaissait, comme on le voit chez Claudien et quelques autres) ; 5) La langue, le style — qui unit abondance oratoire et ton épique, avec un goût particulier pour les métaphores et les métonymies, souvent difficiles à respecter en traduction — et les modèles (ces pages renouvellent heureusement la vieille thèse encore utile d'A. Dubois sur *La latinité d'Enno-*

dius, Paris, 1903, et rendront service à tous ceux qui, par delà le seul panégyrique de Théodoric, s'intéressent à Ennode et à la prose d'art, si profondément pénétrée de poésie, dans la latinité tardive ; on se demande d'ailleurs qui, à la cour ostrogothique, hors des aristocrates romains, pouvait goûter ces pages difficiles, véritable manifeste pour une latinité menacée).

Après l'introduction viennent un riche appendice sur les sources grecques et romaines de notre connaissance des faits évoqués, puis de brèves notes critiques sur le texte, essentiellement sur les divergences d'avec Chr. Rohr ; nous n'y avons relevé qu'une seule correction personnelle — et convaincante — : *dextra*, à l'ablatif, au § 43.

En quarante pages se font ensuite face le texte latin et sa traduction italienne, qui se signale par son honnêteté, sa précision et sa clarté (plus, parfois, que celle de Chr. Rohr), à quelques rares exceptions près : ainsi, au § 78, « coturnate narrazioni » pour *coturnatis narrationibus* (p. 220-221) ne parlera pas à grand monde ; « récits pompeux » serait plus clair, d'autant plus qu'une note est là pour expliquer la métaphore, assez banale au demeurant. — Suivent presque 200 pages de commentaire, qui ont semblé à peu près exhaustives au recenseur. Aucun aspect, philologique, littéraire ou historique, n'y est passé sous silence ; la plus grande attention est portée à la valeur dénotative ou connotative des mots, qu'Ennode emploie souvent en lettré tarabiscoté.

Pour finir, on trouvera plus de 35 pages de bibliographie, classée et à peu près complète (ajoutons simplement, pour satisfaire au genre du compte rendu, S. Ratti, *Evolution et signification de la* ciuilitas *au VI^e siècle, d'Ennode à Cassiodore*, dans *Antiquité et citoyenneté*, éd. par S. Ratti, Besançon, 2002, p. 163-176 — que S. Rota ne pouvait pas connaître à la date de publication de son étude), ainsi qu'un index des noms, avant la table des matières. Au total, nous avons là un volume pratiquement irréprochable, jusque dans sa réalisation matérielle ; il fait honneur à son auteur, à la philologie italienne, aux études tardo-antiques, et fait regretter l'absence d'une traduction française de ce texte si riche, qui a trouvé ici une édition et une exégèse sans doute définitives, en tout cas « incontournables ».

Vincent Zarini.

G. Boter, *The* Encheiridion *of Epictetus and its Three Christian Adaptations. Transmission and Critical Editions* : Leiden, Brill, 1999, 446 pages.

Ce très bel ouvrage renouvelle de façon magistrale les études sur le *Manuel* d'Epictète et sur sa tradition chrétienne, et ouvre, plus largement, de nouvelles perspectives aux recherches sur la tradition du stoïcisme. Le *Manuel* (*Encheiridion*) d'Epictète — en fait composé par le disciple de celui-ci, Arrien, à partir des enseignements du maître condensés pour un usage pratique et quotidien — a en effet exercé une influence très importante dans l'Antiquité et à l'époque byzantine, notamment sur Simplicius (qui en a rédigé un commentaire) et sur les milieux monastiques. Or, s'il existe de nombreuses éditions du *Manuel* en langues modernes, toutes étaient fondées jusqu'à présent sur l'*editio maior* de Schweighäuser (étudiée p. 82 *sqq*. de l'ouvrage), qui remonte à plus de deux siècles (1798) : l'ouvrage de G. Boter vient donc combler un manque très important dans les études sur Epictète, en proposant la première édition vraiment critique de ce texte fondamental.

Le livre présente donc au moins deux intérêts : il propose une édition complète et extrêmement soignée du texte d'Epictète, grâce à la comparaison avec le com-

mentaire de Simplicius (qui n'est pas reproduit dans l'ouvrage) et avec les trois paraphrases chrétiennes qui en ont été faites à l'époque byzantine ; et il met d'autre part aussi à la portée de tous une édition critique des trois versions christianisées.

De ces trois adaptations, que l'on ne peut dater avec précision, l'une est attribuée — faussement — à Nilus Ancyranus, la deuxième est connue sous le titre *Paraphrasis Christiana*, et la troisième a été trouvée dans le manuscrit Vaticanus gr. 2231, par M. Spanneut, et n'avait pas encore été éditée. Sur ce dernier point aussi le travail de G. Boter constitue donc une « première ».

L'ouvrage se compose de trois grandes parties :

— La première partie (p. 3-263) concerne la transmission des quatre textes : l'*Encheiridion* et les trois adaptations chrétiennes. Comme il le signale, l'auteur n'a négligé aucun manuscrit, et a fourni, de ce fait, un travail exhaustif. À chacun des quatre textes est consacrée une sous partie, divisée elle-même en chapitres. Pour l'*Encheiridion* comme pour ses trois adaptations, on trouve ainsi tout d'abord un catalogue des manuscrits (sauf pour le Vaticanus, qui est le seul manuscrit contenant la troisième adaptation), puis une brève présentation du texte, suivie par un chapitre sur les familles de manuscrits, avant un autre chapitre dans lequel G. Boter présente le contenu des textes en comparant les différents manuscrits, puis explique les principes d'édition qu'il va suivre. Chaque présentation se termine par une discussion philologique sur des choix d'édition particuliers.

La première sous-partie, qui porte sur l'*Encheiridion* (p. 3-147), s'appuie notamment sur une comparaison avec le commentaire de Simplicius : l'auteur résume l'état de la question établi par I. Hadot dans son édition du texte néoplatonicien, et observe que Simplicius se rapporte à l'original avec une liberté telle, qu'on peut difficilement l'utiliser comme un témoignage vraiment fiable du texte original d'Epictète. Puis, concernant la première adaptation, l'auteur conteste son attribution habituelle à Nilus (p. 156-157) et caractérise ce texte comme une transformation de l'*Encheiridion* en un manuel à l'usage des moines. Quant à la *Paraphrasis christiana* (traitée dans les p. 197-256), elle se révèle être une adaptation beaucoup plus intéressante : elle « témoigne d'une plus grande indépendance intellectuelle, d'une acuité théologique et philosophique plus grande que chez les deux autres adaptateurs chrétiens » (p. 206). Pour le montrer, G. Boter signale quelques altérations du texte original (p. 206-211). Enfin, l'auteur montre que, contrairement à ce que disait M. Spanneut, le texte du Vaticanus gr. 2231 a gardé l'essentiel de l'original, et apparaît beaucoup moins « christianisé » que celui de la *Paraphrasis* (p. 259-260).

— La deuxième grande partie (p. 267-411) comporte les textes en grec, avec une traduction anglaise en regard pour le seul *Encheiridion* : on note des divergences par rapport à l'état du texte dont on disposait jusqu'à présent, parfois importantes pour le sens philosophique. Nous avons relevé quelques exemples de divergences particulièrement dignes d'intérêt : en 24, 1, G. Boter montre (p. 125 de l'ouvrage) qu'il ne faut pas ajouter τινα à ἔϊναι dans la phrase, comme le font certains manuscrits ; on devrait donc traduire : « Et comment aussi ne serais-tu rien *nulle part* ». Devant son interlocuteur qui se plaint de ne pas être « quelqu'un » dans la cité, Epictète répond que nous devons avant tout nous soucier de notre « quelque part », de notre *lieu* propre, qui réside dans les choses qui dépendent de nous. En 31, 4, le texte édité par Boter se lit : « Et c'est ce qui fit un Etéocle et un Polynice » (le sujet serait « la conviction que régner est un bien »), au lieu de « et c'est ce qu'ont fait E. et P. » (à savoir qu'ils ont injurié leur père). En 51, 2, le texte adopté dans cette nouvelle édition diverge là aussi considérablement du commentaire de Simpli-

cius : au lieu de παρὰ μίαν ἡμέραν καὶ ἓν πρᾶγμα (le progrès moral dépend « d'un seul jour, d'une seule circonstance »), Boter propose παρὰ μίαν ἧτταν καὶ ἔνδοσιν (il dépend « d'une seule faute ou d'un seul moment d'abandon »). Notons que dans la dernière traduction en français du *Manuel* (Classiques de la philosophie, Le Livre de Poche, 2000), P. Hadot se fonde sur le texte établi par G. Boter, et discute de certaines corrections apportées par celui-ci — parfois pour en diverger, notamment sur le passage de 51, 2 (qui, chez Boter, est en contradiction avec la doctrine stoïcienne classique).

— La troisième partie (p. 415-446) comporte six *indices* différents et une bibliographie abondante, ce qui fait de ce livre un excellent instrument de travail.

Signalons toutefois qu'il s'agit là d'un travail essentiellement philologique, sans aucune prétention philosophique. On ne trouvera donc presque aucun commentaire sur le contenu des textes, seulement quelques indications çà et là, dans la Première partie (elles figurent dans les sous parties portant sur le « Character » de chacun des trois textes : p. 156-160 pour Nilus ; p. 206-211 pour la *Paraphrasis* ; p. 259-263 pour le Vaticanus). Ces indications donnent un aperçu des points de divergences entre le *Manuel* et ses adaptations, c'est-à-dire des modifications du texte original infléchi en un sens ouvertement chrétien : une étude à part entière de ces inflexions resterait à faire, qui serait sans aucun doute passionnante.

Sophie Van der Meeren.

Histoire littéraire.

Hubert Zehnacker, Jean-Claude Fredouille, *Littérature latine* (Collection « Quadrige ») : Paris, P. U. F., 2005, X et 521 pages.

Voici la quatrième édition, revue et corrigée, d'un manuel de littérature latine qui, depuis sa publication initiale en 1993, dans la collection « Premier cycle » des mêmes P. U. F., s'est rapidement imposé dans les universités françaises et nos classes préparatoires, par le classicisme de la présentation, le sérieux de la conception et l'actualisation des données. Cette nouvelle version garde la typographie des anciennes, mais sur un support plus austère (papier recyclé, marges réduites d'un centimètre environ en largeur et hauteur) ; il est vrai que cela permet à l'ouvrage d'être des plus compétitifs par son prix, et que cette austérité est compensée par une couverture aux vives couleurs de l'espérance, ce qui est peut-être un *omen* pour nos études !

Un très léger décalage de pagination, par rapport à la version initiale, a amené quelques coquilles, par exemple un écart répété de dix unités dans la numérotation de telles références internes en notes : ainsi faut-il corriger, p. 413 n. 1, 472 en 462 ; p. 415 n. 1, 366 en 356 ; p. 417 n. 1, 419 en 409 ; p. 437 n. 1, 472 en 462 ; mais à la p. 409 n. 2, ce décalage n'est plus que de neuf unités (lire 390 au lieu de 399) : caprices de l'informatique ? Signalons aussi que, depuis la première édition, le rhéteur Nazarius reste obstinément « Bazarius » (p. 424) ! Mais laissons là ces broutilles, inévitables dans une somme pareille.

On soulignera plutôt, ici, l'effort de mise à jour : p. 4, une rédaction plus précise au sujet des plus anciens manuscrits latins ; p. 103-104, un nouveau paragraphe sur la réception de Lucrèce (on pourrait d'ailleurs ajouter que, si les Pères de l'Église réfutent Lucrèce, ils l'utilisent aussi contre le paganisme) ; p. 132, l'adjonction d'un